

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNEES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7° - 01 45 51 34 14

RENCONTRE INTERRÉGIONALE DE BRIVE : 12-13 septembre 1996

Sur les pas d'Edmond Michelet

Douceur des premiers instants de nos rencontres interrégionales lorsque, venues de tous les coins de France, nous nous retrouvons et nous replongeons, pour deux jours, dans cette ambiance fraternelle à nulle autre pareille, qui caractérise nos rapports !

La motivation première de ces journées étant un pèlerinage sur les traces d'Edmond Michelet, notre première visite a été pour le Centre portant son nom, implanté dans la grande demeure familiale où il vécut jusqu'à son arrestation, avec sa femme (Mamé) et ses sept enfants, alors âgés de 18 mois à 16 ans. Nous y sommes accueillies par quelques-uns d'entre eux et plusieurs de ses petits-enfants. Toute la journée, ils nous entoureront et nous délivreront, avec ferveur, le message du maître des lieux.

Sa maison, Edmond Michelet l'a voulue de tous temps, ouverte sur le monde et l'actualité. Dès 1936, sentant les dangers du nazisme, Edmond Michelet fonde le *Cercle Duguet* pour alerter l'opinion. Il organise à Brive l'accueil de réfugiés espagnols, comme il accueillera plus tard, chez lui, des réfugiés juifs allemands, autrichiens et placera nombre d'enfants dans des orphelinats, dont celui d'Aubazine.

Gaulliste avant de Gaulle

En 1940, il n'a pas un instant d'hésitation à l'égard de Pétain. « Gaulliste avant de Gaulle », il diffuse le 17 juin 1940, un tract appelant à la résistance et, très vite, agit. Il fonde le groupe *Liberté* et devient chef régional de *Combat*. Arrêté le 25 février 1943, il est conduit à Fresnes d'où il envoie ce message à ses proches : « ... Aimez vos ennemis. Faites du bien à ceux qui vous persécutent ».

Après six mois de secret à Fresnes, où il reçoit les seules visites de l'abbé Stock, il est déporté à Dachau où, selon tous ceux qui l'ont connu, il a une conduite exemplaire.

Pour les jeunes, sauvegarde des valeurs spirituelles

Revenu des camps en juin 1945, il est appelé par le général de Gaulle aux plus hautes fonctions ministérielles. En 1970, il fonde *Les Compagnons de la Fraternité Edmond Michelet* qui, par ses colloques très



Réunies devant le Centre Edmond Michelet à l'issue de notre première matinée, combien enrichissante !

4° P. 4616

largement ouverts aux jeunes, perpétue le souvenir des combats qu'il a menés pour la sauvegarde des valeurs spirituelles et humanistes de la France ; une association des Compagnons de la Fraternité Edmond Michelet crée dans la maison familiale, un Centre national d'études de la Résistance et de la Déportation : deux mille livres, dix salles d'exposition, que nous allons parcourir, sur la Résistance, ses causes, ses grands témoins (le général Delestraint, Louis Terrenoire, l'abbé Stock...). Sur les camps, sur les réseaux Alliance et Buckmaster... Une exposition temporaire sur le sauvetage des juifs au Danemark en octobre 1943. Une salle consacrée aux droits de l'homme, une autre à la libération de Brive. Rappel des exactions de la division *Das Reich* (Tulle, Oradour). Une salle enfin, dans laquelle sont exposées les peintures saisissantes d'Anna Garcin-Mayade, ancienne de Ravensbrück, qui fut professeur de dessin à Brive, nous replongent dans l'horreur vécue.

Au XII^e siècle, Obazine

Après un déjeuner amical à Aubazine (13 km de Brive), nous nous dirigeons vers la célèbre collégiale. Madame Barrière, professeur d'histoire médiévale à Limoges, nous y attend et redonne vie à ce haut lieu, monastère fondé, au XII^e siècle, par Saint Etienne d'Obazine, ermite dont le rayonnement attire nombre d'adeptes, hommes et femmes, ce qui l'incite à fonder deux communautés séparées. Celle des femmes étant en ruine c'est celle des hommes que nous visitons d'abord dans sa grandeur et son austérité cistercienne. Nous passons ensuite dans l'église abbatiale attenante, curieusement réduite de neuf à trois travées. Nous y admirons, notamment, une armoire du XII^e, unique, la seule venue de ce temps, une attendrissante vierge de pitié en calcaire polychrome, le tombeau d'Etienne d'Obazine.

Sur le chemin du retour, une partie de la famille Michelet nous attend pour un instant de recueillement à Marcillac, à la chapelle de la Paix dans laquelle reposent Edmond Michelet et son épouse.

Revenues à Brive, après un dépôt de gerbe au monument aux morts de la déportation, M. le Maire nous offre le verre de l'amitié. Il affirme que « Brive lutte depuis 2000 ans pour la liberté, qu'elle continuera de s'opposer au racisme et au négationnisme. En réponse, notre présidente affirme que le sens de notre voyage ici est de réaffirmer les valeurs sur lesquelles nous nous sommes toutes engagées. Elle rappelle la part importante prise par les femmes dans la Résistance et l'intérêt que nous portons à la transmission de la mémoire.

— 13 septembre —

L'Horreur absolue

Départ pour Tulle à 9 h 30. Cette seconde journée débute par un temps fort : une longue halte au *Champ des martyrs*. Sur un côté de la route, à l'entrée d'une allée couverte de gravier une stèle portant ces mots qui font surgir l'horreur de la barbarie :

Au soir du 9 juin 1944

*Dans ce coin de terre à jamais sacré
Mais qui n'était alors qu'un dépôt d'immondices
Furent ignominieusement enfouis 99 jeunes hommes
Sauvagement pendus par la S.S. de la division Das Reich
Sur l'ordre du général Lammerding.
Après d'eux ont été pieusement rapportées quelques cendres
De leurs 101 camarades déportés sans retour
dans les camps de la mort.*

Recueille-toi

Souviens-toi

Nous nous souvenons et recueillons. Notre cortège de plus d'une soixantaine de camarades s'arrête devant chacune des tombes et devant la stèle portant les noms des 101 disparus en déportation.

L'espoir grâce aux jeunes

Second temps fort : au collège Victor-Hugo, accueillies par M. le Principal, nous visitons une exposition exemplaire sur la Résistance, conçue et réalisée par le professeur d'histoire M. Beaubatie, et ses élèves. Celui-ci nous en présente les tableaux qui retracent l'histoire



Attentives, émuës, les élèves du collège Victor-Hugo de Tulle écoutent les réponses de notre présidente à leurs questions.

tragique de Tulle : montée de la division *Das Reich* et ses exactions – attaque des F.T.P. le 7 juin 1944 pour retarder l'envoi de renforts allemands vers la Normandie – Réponse allemande 99 pendus et 101 déportés – le 10 juin Lammerding fait afficher un texte disant que, pour un soldat allemand blessé trois maquisards seront pendus – terrible tableau portant photos, nom, prénom, âge (de 17 à 42 ans) des suppliciés. Sur un des panneaux, ces vers d'Aragon :

*L'amour nous le gardons à ceux-là qui partirent
et dont la voix n'a plus d'écho que nos voix*

et sur un autre les élèves répondent « Il nous faut résister contre les assassins de la mémoire, contre les falsificateurs de l'histoire ». C'est cet intérêt et cet engagement qui leur ont valu le premier prix départemental du Concours national de la Résistance et de la Déportation 1993. Des jeunes filles nous interrogent. Avec la plus grande émotion, elles écoutent les réponses modestes et fermes de Geneviève.

Au cours d'une chaleureuse réception à la mairie de Tulle, il nous sera rappelé avec ferveur les combats et le martyre de la ville. Geneviève répondra que nous nous sentons très proches par la douleur que nous partageons. Car l'histoire se construit hélas ! par des retours en arrière comme par des avancées et que nous emporterons les signes d'espérance donnés par les élèves du collège Victor-Hugo.

A Gimmel-les-Cascades, village fleuri, site classé de France, surplombant les gorges de la Montane, affluent de la Corrèze, un déjeuner sera le point final de notre périple. Nos déplacements en cars nous ont permis de découvrir l'aspect verdoyant du Bas-Limousin et d'apprécier à Brive, « Porte du Midi », sa ceinture de boulevards de platanes centenaires, ses jardins fleuris, ses belles demeures. Sur le trajet du retour, le magnifique rétable du XVII^e de l'église que deux frères menuisiers ont mis un demi-siècle à sculpter.

Vient l'heure de la séparation, chacune retournant à son quotidien, avec un pincement au cœur en quittant cette chaude ambiance qui est celle de nos réunions. Diverses pensées nous assaillent alors : horreur en évoquant Tulle et ses martyrs (à quelle barbarie peut se livrer l'homme lorsqu'il a perdu son âme !), espoir en pensant aux jeunes du collège Victor-Hugo, réconfort par l'esprit qui souffle dans le centre Edmond Michelet.

Je m'en voudrais de terminer sans dire à Jacqueline Fleury combien, toutes, nous lui sommes reconnaissantes de cette rencontre conçue et préparée par elle personnellement, de près et de loin, avec tant de tact, de soin, d'attention pour chacun. Nous imaginons bien que, n'étant pas sur place, ses démarches ont dû lui causer de nombreux problèmes, tous résolus, même celui de la présence du soleil ! Merci Kaky. Merci.

Noëlla Rouget

Succédant à quinze ouvrages dont *Les Pierres de la Mémoire*, voici, du même auteur, *Les Femmes en Guerre* aux Editions Martelle (1).

En 141 pages, Albert Oriol entend perpétuer la mémoire de *ces oubliées de l'histoire*, qui, tous âges et toutes conditions confondus, à travers un engagement ou une réaction spontanée se dressèrent contre l'opresseur nazi, ou en furent les victimes. L'accent est mis sur la chronologie à travers les titres des chapitres : « Le temps des illusions, De l'humiliation à l'appel... Des années noires aux couleurs de l'espérance – et à travers quelques annexes dont, entre autres, l'énumération des camps occupés exclusivement par des femmes en France, Afrique du Nord, Indochine, et un glossaire de sigles, réseaux, décorations propres à cette époque. Mais plus qu'à une page d'histoire ou à une suite de citations, le texte ponctué par le cortège émouvant des visages et la cohorte des noms s'apparente à un album d'Epinal.

Appuyé sur l'impact des illustrations – une page de clichés pour une page de texte – sur le foisonnement des actions, le forézien résistant que fut Albert Oriol fait revivre à travers « ces aventures déraisonnables », « ce désordre de courage », de refus de la fatalité sans lequel « notre vieux pays ne serait plus ».

Sur la silhouette grise du puits de mine de sel de Neu-Stassfurt, Kommando de Buchenwald, se détache, frappé d'un F, un triangle rouge surmontant deux dates :

17 août 1944 - 8 mai 1945

Lors de l'évacuation du camp, Robert Bécherade, ancien sous-préfet de Calvi, rédacteur à la Préfecture de Niort et résistant de la première heure, mourut d'épuisement. A l'instigation de son fils, avec l'aide de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation et de la Fondation de la Résistance, l'Amicale du Kommando regroupe ici les récits ou interviews de quarante-trois membres répertoriés en fin de volume et qui relatent engagement dans la résistance, arrestation, déportation, retour (2).

Ces témoins dont la véracité a été contrôlée s'appuient parfois sur des statistiques, des lettres, voire des notes – véritable reportage – prises sur place et conservées. Ainsi quelques surprenantes opportunités, les différents vécus d'événements identiques éclairent l'histoire de la résistance et de la déportation, soulignant l'imbroglio ou l'isolement des réseaux et, dans l'horreur générale, la disparité des transports, des affectations, la part du hasard et du caractère.

Né de la piété filiale, cet ensemble de témoignages apporte un document précieux pour l'histoire.

Tel se veut aussi le livre de Joseph Bernhaupt publié sans date dans la *Collection Lorraine en Guerre* (3).

L'auteur, évadé en août 1944 de la Kriegsmarine où il servait par force, dédie son livre à tous les Lorrains, victimes séculaires.

Trente-huit pages, relatent d'abord les avatars de cette population mosellane ballottée depuis le partage de l'Empire de Charlemagne, de nationalité en nationalité – parfois dans la même génération –, émigrée, transplantée, expulsée et même en 1939 pillée par des soldats

français inconscients envoyés pour la défendre.

Une seconde partie – p. 39 à p. 143 – laisse la parole à vingt-six « malgré-nous », appelés ou réfractaires, qui témoignent en donnant leur matricule et leur curriculum vitae. Nés Français entre 1918 et 1927, ils sont assujettis au décret nazi du 29 août 1942 qui les incorpore dans la Wehrmacht, toute évasion se heurtant à la loi de parenté promulguée en 1943, loi qui rend solidaires tous les membres d'une famille en cas de trahison de l'un des leurs. « S'il n'y avait pas eu les parents, il n'y aurait pas eu de trahison » écrit l'un d'eux.

Que nous peignent ces témoignages ?

Issus d'une jeunesse marquée par son éducation chrétienne, certains racontent les aléas de leur refus : caches chez des proches, automutilation, chantage, système D, engagement religieux, fuite dans la France profonde où ils déplorent de ne trouver l'aide attendue ni dans la population ni dans l'église.

D'autres, par peur des représailles, par manque d'information ou de soutien, dans l'espoir d'un armistice proche répondent à l'ordre nazi, emportant avec eux une pièce d'identité française, une croix de Lorraine, un bout d'étoffe tricolore, un billet de la Banque de France. Ils acceptent alors la période de dressage, le serment devant le drapeau nazi, le compagnonnage avec « de pauvres bougres allemands ou russes ». Bien que l'auteur n'en fasse pas mention peut-être sont-ils confrontés à des situations extrêmes. Je songe à notre arrivée à Beendorf en août 1944. Une Alsacienne – ou peut-être une mosellane ? – qui était des nôtres reconnu dans un garde un garçon de son village et l'injurie copieusement. – « Il me répond, nous dit-elle, qu'il demandera ce soir son affectation pour le front russe ». Le lendemain, le garde en question avait disparu.

Arrive le 8 mai 1945 et l'après-guerre dont les modalités : libération, emprisonnement, retour varient selon la nationalité des libérateurs – certains ignorant la spécificité mosellane – selon aussi ce que retrouve le « malgré-nous » de sa famille, parfois prise en otage, et de son village, souvent dévasté.

Sur trente mille mosellans enrôlés dans l'armée allemande, 90 % partirent pour le front russe, 17 % sont reconnus morts en 1948, 10 % disparus.

En 1973 seulement, une circulaire due à Messmer enjoint aux administrations de ne plus exiger des Alsaciens et Lorrains désireux de servir l'Etat, la fiche de réintégration dans la nationalité française de leurs parents et grands-parents nés avant 1918.

Et le 21 avril 1992, un Mémorial des « Malgré-Nous » est inauguré à Obernay.

Marie-Suzanne Binétruy

(1) Albert Oriol-Maloire, *Les Femmes en guerre* – Les oubliées de l'Histoire 1939-1945, Martelle Editions, 1995, 140 F.

(2) *Un pas, encore un pas... pour survivre* – De leur longue marche, ils ne veulent conserver que le souvenir pour en transmettre le témoignage. Amicale des Anciens Déportés à Neu-Stassfurt, Martelle Editions, 1996, 140 F.

(3) *Nous n'avions pas 20 ans* – le drame des « Malgré-Nous » raconté par ceux qui l'ont vécu. Joseph Bernhaupt, Editions Serpenoise/Martelle Editions, 120 F.

CORNIOLEY Pearl « Pauline » parachutée en 1943. Agent du S.O.E. Témoignage recueilli par Hervé Larroque. Ed. Par exemple, 1996, 197 p., 120 F.

C'est un livre sévère mais fascinant que les souvenirs de la Résistance de Pauline, agente parachutée sous ce nom de guerre en 1944, dans le Loir-et-Cher, par le Special Operations Executive (S.O.E.), comme courrier et organisatrice de maquis.

Sévère parce que le livre tout entier se présente comme un dialogue remarquablement discret entre un questionneur, journaliste de qualité – Henri Larroque – qui reste totalement transparent et des réponses directes, factuelles, sans emphase, sans fioriture de Pauline (Pearl Cornioley, née Pearl Witherington). Les réponses de son mari français qui fut son compagnon avant la libération, aident à mieux comprendre l'inflexibilité souriante de cette fille sans peur et sans reproche, imperturbable dans l'action, les interrogatoires, les coups de main, endurcie par une enfance de pauvreté absolue sans jamais se décourager ou se rebiffer... sauf devant les mauvaises manières et les lazzi du BCRA envers ceux « ayant servi une puissance étrangère amie ». Dans son cas ayant alimenté en armes de grands maquis français.

Bien que le dit expansif et presque amer parfois soit complété par un non-dit enthousiaste et que le personnage apparaisse comme celui d'une héroïne de Jane Austen réglo et très british, on s'intéresse à Pauline autant qu'à ses aventures.

Ce livre, financé au moyen d'une souscription des Anciens mérite de figurer parmi ceux qui vont participer au concours du prix littéraire de la Résistance.

D.V

LHOMBREAUD Roger-A. *Mémoire et destin*. Fin d'une adolescence en temps de guerre. L'Ile Verte, Chatou, 1995, 168 p.

Le livre de Roger A. Lombreaud, professeur de lettres émérite, qui a gardé le goût des citations, se penche sur « la fin d'une adolescence en temps de guerre », la sienne qui se passe à Bordeaux. Il la retrace, à juste titre, avec beaucoup de fierté : manifestations de lycéens, tracts ; en 1941, dénoncé par un camarade de lycée, il est durement et longuement interrogé par la Gestapo : procès militaire, enfermement au fort du Hâ dont il décrit la vie en cellule au quotidien. Les incongruités du procès et de sa libération, sa vie hors la loi, caché chez lui, ses étonnantes études poursuivies clandestinement, il passera même la deuxième partie de son baccalauréat !, ses missions pour l'OCM et le réseau Centurie dont le chef trahira. Puis il décrit courageusement les bavures de la libération.

Ce qui ferait hésiter à accorder un prix à cet ouvrage résolument autocentré – l'auteur évoque souvent ses états d'âme – c'est d'une part une certaine rancœur qui suinte entre les lignes de cet authentique résistant, d'autre part qu'il ne parvient pas à dominer la situation paradoxale créée par l'affaire Grandclément. D'ailleurs, il étouffe en France et demande un poste à l'étranger : ce sera Edinbourg puis Oxford.

D.V.

YVONNE BARON



Yvonne Baron est décédée à Toulon le 9 juillet 1996 dans sa 102^e année ; elle était notre doyenne car dès le début elle participa à la création de l'ADIR. C'est une grande figure de la Résistance varoise et provençale qui disparaît.

Arrêtée avec son mari, Marc Baron, internée à la prison St-Pierre à Marseille, puis mise en résidence surveillée dans la Drôme, elle s'en échappe.

Après le décès de son mari en 1952 des suites de sa déportation à Buchenwald, elle s'occupe de regrouper des anciens résistants et fonde, en avril 1954, l'Union départementale des Combattants Volontaires de la Résistance dans le Var. En 1960, après avoir contacté les chefs d'établissement scolaires et les professeurs, c'est elle qui lance le Concours national de la Résistance et de la Déportation dans le Var.

Pendant 35 ans, jusqu'en 1989, elle dirigea l'UDCVR. Elle a alors 96 ans et il lui est difficile d'assurer une présence à toutes les cérémonies.

Ses obsèques ont eu lieu le 12 juillet, l'office célébré par Mgr Forno en l'Eglise St-Louis de Toulon, en présence de sa famille, de nombreux drapeaux et d'une foule considérable venue lui rendre un dernier hommage.

Andrée Bouras

PAULETTE GATIGNON



Une longue maladie nous a emporté notre chère Paulette Gatignon, admirable de courage et de lucidité – ces qualités dont elle avait déjà fait preuve aux moments les plus difficiles de la guerre.

Entre 1940 et 1942, grand nombre de clandestins sont passés en zone « dite libre », grâce à son aide et celle de son mari André. Ce dernier mit en place le réseau *Prosper-Adolphe* sur Saint-Aignan et Noyers-sur-Cher, réseau démantelé peu après. André fut arrêté et déporté à Buchenwald, Dachau, Dora.

Cependant, Paulette, malgré trois jeunes enfants à élever, poursuit la lutte. Le 1^{er} mai 1944, la Gestapo l'arrête mais ne parviendra jamais à lui faire dévoiler aucun nom. Déportée à Ravensbrück, où elle arrive fin juillet 1944 (immatriculée 47347), elle rentre très affaiblie en mai 1945 (cf *Voix et Visages* n° 246, juil.-oct. 1995 son récit sur « Neubrandenburg »).

Agent PI, lieutenant FFL, elle reçut la Croix de guerre et fut nommée Chevalier dans l'Ordre de la Légion d'Honneur. Secrétaire de l'UNADIF du Loir-et-Cher, elle restera une femme simple et dévouée.

A toutes mes compagnes de l'ADIR, je transmets avec émotion son dernier message car elle m'a appelée à Orléans juste avant de sombrer dans le coma : « *Il faut bien une fin*, me dit-elle d'une voix douce, tranquille mais déterminée, *alors je vous quitte, emportant toute l'affection trouvée auprès de vous et dis bien à toutes combien je les ai aimées...* ».

Nous aussi, chère Paulette, nous t'aimons, comme au premier jour de notre grande misère, et je m'incline devant le bel exemple que tu nous laisses.

Yvette Kohler

Marcelle Pardé était depuis deux ans directrice du lycée de jeunes filles de Dijon lorsqu'en 1939 je fus inscrite dans cet établissement pour préparer mon baccalauréat de philosophie. J'avais alors 16 ans et demi. Dès notre première entrevue, je fus impressionnée par la noblesse et le charme qui émanaient de ce beau visage. J'étais loin de me douter que quelques années plus tard le sort allait nous réunir à nouveau dans des circonstances dramatiques.

Née en 1895, Marcelle Pardé, en avance sur son temps, avait fait Normale Sup. Mobilisée en 1914 comme infirmière de la Croix Rouge, elle était après la guerre chargée de cours au lycée de garçons de Chaumont avant de porter la culture française dans le monde : dix ans aux Etats-Unis au collège de Bryn Mawr près de Philadelphie où son nom est resté attaché à une partie du musée. Mission au Proche-Orient (Turquie), à la demande du Quai d'Orsay. En 1935, elle est nommée directrice du lycée Condorcet de Dijon : elle fait vivre cet établissement dans le rayonnement de ses immenses qualités d'esprit et de cœur, cachant sous un air de très grande douceur un caractère singulièrement audacieux et énergique.

Elle répond en juin 1940 à l'appel du général de Gaulle et entre en 1942 dans le réseau « Brutus » (branche Vidal), comme agent de renseignements et de liaison. Sa secrétaire Simone Plessis participe au même engagement dont personne ne se doute à l'intérieur de l'établissement. Malheureusement, des agents du réseau sont arrêtés en juillet 1944 et peu de temps après, le 3 août au matin la Gestapo fait irruption aux domiciles respectifs de Marcelle et de Simone. L'une et l'autre, aux dires de proches voisins, ont le temps de faire disparaître des documents compromettants. Conduites à la prison de Dijon, elles n'y demeurent que quelques heures puis sont transférées à la gare de cette ville où les attend un train avec ses compartiments d'autrefois, mais qui va transférer, en même temps que d'autres prisonniers, du matériel de DCA. Extraite moi-même dans la nuit des caves de la Gestapo où j'avais séjourné du 30 juillet au 3 août, je rejoins le groupe déjà installé dans le train : je revois, comme si c'était hier, mon arrivée dans le compartiment où sont assises côte à côte les deux femmes ; silencieuses et apparemment paisibles, elles m'accueillent d'un sourire. Je reconnais ma directrice et je reste sidérée. Nous échangeons quelques propos et pressentons dès cet instant qu'embarquées sur la même galère nous devenons des camarades et que toute idée de hiérarchie a disparu. Il nous faut quatre jours

pour parvenir à la gare de l'Est à Paris. En cet été 1944, la Résistance s'emploie à détruire les voies ferrées et notre convoi est contraint de passer par la Lorraine ; il est mitraillé à deux reprises par l'aviation alliée qui semble procéder à des parachutages dans cette région. Durant toutes ces péripéties mes amies gardent un sang froid imperturbable et s'efforcent de rassurer leur entourage. A l'arrivée à Paris, alors que la plupart d'entre nous sont orientées vers le fort de Romainville, Marcelle et Simone sont transférées à la prison de Fresnes où elles subiront un interrogatoire serré sans jamais faiblir.

Le 15 août 1944, elles rejoignent la gare de triage de Pantin et l'un des derniers convois



Marcelle
Pardé

vers l'Allemagne ; ce convoi c'est aussi le mien, celui des 57000. Après un voyage terrible de six jours, maintes fois décrit, c'est l'arrivée à Fürstenberg et Ravensbrück. L'ambiance qui règne en ces lieux est si terrifiante qu'il m'est impossible d'évoquer avec précision mes relations avec les deux dijonnaises au cours des trois semaines qui suivent et bien que nous partagions le même bloc. Je travaille au sable et nous rentrons fourbues ; les longues heures d'appel de jour et de nuit aggravent notre épuisement. Je sais seulement que déjà l'état de santé de Madeleine Pardé se détériore. Vers le 10 septembre, nous quitterons ensemble Ravensbrück pour le Kommando de Torgau. C'est là que je cotoie journellement nos amies. Je les retrouve chaque soir auprès de leur châlit et je peux apprécier et admirer le caractère des deux femmes. Malgré sa santé défaillante, Marcelle apporte à celles qui l'approchent les bienfaits de sa forte personnalité imprégnée d'un humanisme chrétien ; Simone l'entoure d'une sollicitude affectueuse. Je la croise un jour sortant du Revier. Y était-elle déjà comme malade ou était-elle préposée aux tâches ménagères, je ne sais : elle portait avec peine une tinette ; elle s'était blessée à la jambe et ses membres inférieurs étaient le siège d'œdème et de plaies suppurées.

Un matin, à l'appel, le commandant du camp, surnommé par nous « Badine » annonce le départ imminent des cinq cents femmes composant le Kommando : nous devons être partagées en deux convois d'égale importance. J'apprends alors que ma destination ne sera pas celle de mes chères compagnes ; la veille du départ, je discute avec elles de l'éventualité qui m'est offerte

Nous avons le grand chagrin d'annoncer le décès de notre amie
Paulette Charpentier
qui fut longtemps trésorière de l'ADIR.
L'In memoriam sera publié
dans le prochain *Voix et Visages*.

d'échanger mon numéro avec celui d'une autre déportée. C'est à cet instant que Made-moiselle Pardé décide de mon sort : « suivez votre destin, Marguerite, et ne changez rien ». Je lui dois peut-être d'avoir survécu. Je me souviens de ce départ lugubre : les unes et les autres entonnant le Chant des adieux : « *Ce n'est qu'un au revoir...* » qui déclenchent la fureur du commandant. Celui-ci s'acharne sur certaines compagnes avec sa cravache et nous restons pétrifiées d'horreur et de chagrin. J'entrevois pour la dernière fois le visage de mes deux amies.

Après avoir retrouvé Ravensbrück, celles-ci sont séparées : Simone part en novembre pour le Petit Koenigsberg d'où elle ne reviendra que pour mourir à Ravensbrück le 29 mars 1945. Marcelle y était morte le 20 février dans des circonstances que personne n'a pu retenir.

Chaque année, le collège (autrefois lycée Condorcet) honore la mémoire de l'une et de l'autre. En 1995, cet hommage a revêtu une solennité particulière car on célébrait en même temps le centenaire de la naissance de Marcelle Pardé et le cinquantenaire de la mort des deux femmes. Invitée à cette cérémonie par le principal du collège, Monsieur Rameau, j'y ai répondu avec ferveur. Étaient également présents M. Robert Poujade, député-maire de Dijon, le général Souriau des Forces françaises libres et les représentants des associations de Résistants et de Déportés. Quelques semaines plus tôt, le 23 avril 1995, lors de la commémoration internationale, j'avais retrouvé à Ravensbrück, 46 élèves de

troisième du collège accompagnés de leur professeur d'histoire, Mme Elise Augé, organisatrice du voyage. Après les discours officiels, ces élèves s'étaient joints à la foule pour



Simone
Plessis

déposer des roses dans le lac où furent déversées les cendres de tant des nôtres. Nous avons pu nous recueillir ensuite dans le musée du camp devant les portraits de ces vingt-sept femmes jugées dignes de perpétuer indéfiniment le souvenir de toutes les autres victimes. Marcelle Pardé figure parmi elles, aux côtés de deux autres Françaises, Hélène Roederer et Mère Elisabeth. Chez toutes, pourtant si différentes, on retrouve la même beauté du regard et la même détermination.

Dans la dernière lettre que Marcelle adressa à sa sœur figure une phrase qui illustre l'idéal qui les inspirait toutes : *Un pays vit tant que ses enfants sont prêts à mourir pour lui*. Cette phrase figure à présent sous le porche du collège Marcelle Pardé à Dijon.

Marguerite Dupré

DANS L'HÉRAULT :

Concours national de la Résistance et de la déportation

Mercredi 3 juillet, 8 h 30, nous lauréats du concours national de la Résistance et de la Déportation sessions 1995 et 1996, accompagnés de nos professeurs, d'un groupe de résistants et de déportés, ainsi que de plusieurs membres du Conseil général (dont son président Gérard Saumade) et de l'adjoint de l'Inspecteur d'académie, arrivons à Cracovie. Ce voyage est la récompense que nous offrent les organisateurs du concours : un pèlerinage toutes générations confondues à Auschwitz-Birkenau, symbole du génocide, le plus grand des camps de la mort nazis, aujourd'hui le plus connu.

Après une matinée passée à visiter l'une des plus importantes villes de Pologne, ville chargée d'un riche passé historique, puisque berceau des rois de Pologne et capitale jusqu'en 1596, les cars nous conduisent, nous, cent vingt-neuf participants, au camp d'Auschwitz, là même où le programme d'extermination du peuple juif se réalisa. A notre arrivée, nous avons du mal à comprendre que l'herbe ait pu repousser sur un tel site, que le soleil puisse y briller à nouveau et les oiseaux encore y chanter : des baraquements s'élèvent devant nous : ici, le premier four crématoire,

là, la première chambre à gaz expérimentale. Le passé nous oppresse, l'inimaginable se concrétise dans nos esprits. Comment ? Pourquoi ? A qui appartenaient ces deux tonnes de cheveux emplissant les vitrines, et ces milliers de paires de chaussures, et ces jouets d'enfants...

Parmi nous se trouvent des rescapés des camps. Leurs regards parlent à eux seuls mieux que tous les panneaux explicatifs. Avec le dépôt d'une gerbe au pied du mur des fusillés, la minute de silence observée par chacun d'entre nous semble un cri, un cri muet contre l'inconcevable, contre l'intolérance...

A l'entrée du camp d'extermination de Birkenau, le gigantisme monstrueux s'impose à nous : à perte de vue des baraquements où survivaient les détenus dans des conditions indicibles, les cinq fours crématoires détruits par les SS avant l'arrivée des Soviétiques, ruines silencieuses viennent nous rappeler que l'on ne revenait pas de Birkenau... Et cette voie ferrée, porteuse autrefois des wagons de la mort qui semble ne jamais se terminer... A nouveau, dépôt de gerbe et minute de silence... pour que l'on se souvienne...

CARNET FAMILIAL

NAISSANCES

Flore et Mikal, petites-filles d'Anise Postel-Vinay (24560) et filles de Cyrille et Karoline, le 21 juillet 1996 ;

Anne-Pauline, vingt et unième petit-enfant de Denise Villard-Rousseau (57912) et fille de Sylvaine et Louis-Marie Jarry, le 22 août 1996 ;

Pauline, huitième petit-enfant de Marie Tanguy, Rennes, le 11 septembre 1996.

MARIAGE

Anne, petite-fille de Marie Tanguy avec Sébastien Collet, le 31 août 1996.

DÉCÈS

Nous avons le vif regret de vous informer du décès de nos camarades :

Paulette Charpentier (79979), Paris, le 20 juin 1996 ;

Pauline Châtelain (38056), Saint-Amboix, juin 1996 ;

Yvonne Baron, Toulon, le 9 juillet 1996, à l'âge de 102 ans ;

Paulette Gatignon (47347), Noyers-sur-Cher, août 1996 ;

Hélène Passerat-Palmbach (35264), Clermont-Ferrand, le 5 septembre 1996 ;

Simone Sibiril-Lefebvre, Bordeaux, le 11 septembre 1996 ;

Anne-Marie Bauer (27327), Paris, le 21 septembre 1996.

Pierre Anthonioz, beau-frère de Geneviève de Gaulle Anthonioz, Ami de l'ADIR, mai 1996 et Mme Roger de Gaulle sa belle-sœur, en août.

Marie Fillet (57602) Beaumont-la-Ronce, a perdu son mari, août 1996.

DÉCORATIONS

Ont été promues dans l'Ordre de la Légion d'Honneur :

Commandeur : Jeanie de Clarens

Officiers : Jacqueline Mella (int),

Jacqueline Aubrée (61150),
Mendionde.

Merci aux organisateurs d'une telle journée, inoubliable ; journée dédiée au nombre impensable de ceux qui ont souffert dans ce camp, de tous ceux qui y ont trouvé la mort et de ceux qui ont réussi à survivre, aux hommes, femmes et enfants, victimes de la terreur et de la haine raciale ; journée qui aura su nous faire prendre conscience du poids du passé, et des devoirs qui nous incombent, aujourd'hui, et demain...

Pour que l'on se souvienne...

Les élèves de 3^e, du collège de Castrie
lauréats des Concours 1995 et 1996

En 1950, comme en 1982 lors d'une réédition au Seuil, la critique avait rendu hommage au maître-livre consacré par Gabrielle Ferrières à son frère : *Jean Cavaillès* – un philosophe dans la guerre, 1903-1944.

Cette année, aux Editions Calligrammes, Gabrielle Ferrières publie une mince plaquette (*) dont le titre *Voix sans Visages* n'est pas sans rappeler celui de notre bulletin *Voix et Visages*. L'un et l'autre en effet, évoquent un même passé : d'une part les jours de détention au secret, solitude rompue seulement par la sollicitude d'une ou plusieurs voix anonymes restées à jamais sans visages pour la plupart, et, par contraste, au retour, la chaleur de l'ADIR où voix et visages, de concert, réconfortent les rescapées.

Pour avoir vécu à Fresnes deux longs mois d'isolement, Gabrielle Ferrières se voulut, après guerre, à l'écoute des esseulés, à travers une de ces associations qui, nuit et jour, répondent par téléphone aux appels de détresse.

Son livre *Voix sans visages* reproduit brièvement une vingtaine de conversations où se côtoient tragédies le plus souvent, cas de conscience parfois, facéties éventuellement.

Confrontée à un silence dont il faut percer l'attente, à une volonté de suicide qu'il faut désamorcer, à une demande qui ne peut être satisfaite, il appartient à l'écouterne de faire preuve de discernement, de prudence, d'une réserve dont elle souhaiterait parfois être libérée.

Au fil des heures elle aura partagé les détresses de notre époque : transes du drogué en manque, solitude de l'écolier ou du vieillard livré à lui-même, désarroi du chauffard ou du prisonnier libéré. Sans jamais imposer la sienne, elle aidera l'autre à découvrir sa vérité. Elle sera celle qui accompagne le cheminement vers la mort, la quête de Dieu, les interrogations sur des amours menacées...

Malgré le strict anonymat, le dialogue implique une relation dont l'écouterne ne ressort pas indemne. En rendre compte n'était pas chose facile. Gabrielle Ferrières y parvient en notant ses hésitations, parfois ses préventions, ses retours sur elle-même : « Ai-je le droit de tout entendre ? », voire un dilemme, source de son désespoir : « Je ferme les yeux sur ce monde intérieur qui est le mien et dont je sais qu'il ne m'appartient pas ».

Dans une longue préface, André Comte-Sponville – dont plusieurs ouvrages exposent l'admiration pour Jean Cavaillès « philosophe et résistant » – souligne la continuité entre la lutte contre la barbarie et la lutte contre la détresse née de l'injustice ou de l'isolement.

Refuser l'inacceptable, assumer ses propres responsabilités, tel fut le choix de Jean Cavaillès. Et c'est dans la poursuite de cet engagement, auquel il sacrifie sa vie, que s'inscrit l'action de Gabrielle Ferrières : combat contre le désespoir, écoute à la souffrance dans le respect de l'autre, mais, avant tout, plaider pour la vie « qui seule mérite qu'on meure pour elle ».

Marie-Suzanne Binétruy

(*) Gabrielle Ferrières, *Voix sans Visages*, préface d'André Comte-Sponville, Ed. Calligrammes - Bernard Guillemol, 1996, 80 F.

Le thème du Concours national de la Résistance et de la Déportation 1997 est commun à toutes les catégories :
Les femmes dans la Résistance.

Andrée Gaillard recherche dans quel camp et dans quelles circonstances cette photo, publiée à la p. 223 du vol. 5 de *Déportation* de Christian Bernadac, a été prise. Elle fait apparaître en bas à droite sa mère, **Marthe Gaillard**, décédée le 11 septembre 1987.

Ecrire à l'ADIR.



Société des Amis de l'ADIR

Nous rappelons aux membres des familles de nos compagnes décédées, ainsi qu'aux enseignants et à tous ceux qui sympathisent avec les Anciennes Déportées et Internées de la Résistance, que l'adhésion à la Société des Amis de l'ADIR donne droit au service de notre bulletin (5 n° par an) :

Cotisation minimum 120 F

Etablir le chèque au nom de :

Société des Amis de l'ADIR,
241, boulevard Saint-Germain,
75007 Paris

Directeur-Gérant : G. ANTHONIOZ

N° d'enregistrement

à la Commission paritaire : 31 739

Imp. CHIRAT - 42540 Saint-Just-la-Pendue. N° 2964



Tulle. Recueillement au « Champ des Martyrs » face à la stèle des suppliciés du 9 juin 1944. Dans quelques instants, le dépôt de la gerbe.